

Welcome Papa Boss

Patrick Poirier

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. (2005). Welcome Papa Boss. *Spirale*, (200), 99–100.

WELCOME PAPA BOSS

La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement.
Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*

Vous vous êtes levé avec l'irrépressible envie de vomir, cela vous était déjà arrivé, vous connaissiez votre remède, du moins quand il s'agissait de mettre un terme à la houle qui vous suivait d'aussi loin que la nuit et attendait que vous fussiez arrivé à bon port, devant votre lit, pour laisser déferler la vague qui vous y projetait, épave consentante, bienheureuse, plus heureuse que votre conjointe qui avait tôt fait de vous laisser à votre sommeil bruyant, tempétueux, délaissant le lit pour le sofa, havre de tranquillité que baignait une mer plus calme, moins agitée que la vôtre.

Cela vous était déjà arrivé, mais jamais pour vous plaindre et jamais sans que la nuit y fusse pour quelque chose, vous laissant, le matin, aux prises avec le ressac d'une mer houleuse. Tant bien que mal, poussé par le roulis, vous vous dirigiez vers la salle de bain en vous appuyant au bastingage d'un corridor interminable et rendiez à la mer le contenu des bouteilles que vous lui aviez dérobées. Pauvre abruti. Mais en ce beau matin de novembre, la nuit n'était pas en cause : il y a quelques mois, vous aviez balancé votre tête de nautonnier par-dessus bord, trop heureux de retrouver celle de l'universitaire, perdue des années auparavant, surpris de vous redécouvrir le pied marin au huitième étage de la Boite, presque dans les nuages. Au lever, sans symptômes d'usage, sans tout le bataclan de la nuit derrière vous, vous doutiez de la pertinence de votre remède. Bien sûr, vous auriez pu pallier l'absence de symptômes en les appelant à grands renforts de *pharmakôn*, quitte à vider une bouteille de scotch que vous vous seriez promis, bien entendu, chose faite, de lancer à la mer, pleine de vos angoisses et de l'appel coutumier au secours : c'est l'usage, une vieille tradition, et vous êtes, après tout, du type nostalgique. On ne se refait pas. L'idée ne vous enchantait guère, il n'y avait rien à fêter ce matin-là et puis, vous saviez pertinemment que cette nausée ne devait rien à une galère nocturne.

Certes, vous aviez passé la nuit debout, mais assis, avachi, prostré devant le téléviseur, rivé à l'écran, la main alerte, le pouce épileptique,

sautant d'une chaîne à l'autre comme des millions de vos semblables, téléspectateurs conviés à la Grand-Messe de la démocratie, espérant, d'un mince espoir, ce qui s'appelle maigre, fragile, anorexique, que l'élu désigné par l'assemblée des fidèles, par toute l'Amérique « *under God* », ne soit pas Bush. Vous vous êtes endormi aux petites heures sans qu'on ait encore aperçu de fumée blanche au-dessus du Capitol, néanmoins stupéfait, médusé, assommé par les résultats et l'annonce probable, imminente, de la réélection du président de la Maison Asshold Finance. Une Grand-Messe, oui, à n'en pas douter, « *a big fucking mess* ».

Dans la douche ce matin-là, sans trop savoir pourquoi, vous restiez sur le qui-vive, nerveux et inquiet, comme si vous redoutiez une visite aussi improbable qu'importune. Puis, malgré la nausée, malgré l'angoisse qui vous tenaillait l'estomac, vous fûtes pris d'un fou rire, incapable d'expliquer à votre conjointe, étonnée, que vous vous étiez surpris à attendre la venue d'un ange dans votre baignoire. L'idée était farfelue, mais cela s'était déjà vu. Seulement, vous n'êtes pas du genre à qui l'on fait le coup de l'annonciation. « Le Fils de l'Homme », sans doute, mais la tête que vous feriez ! Et puis, l'apparition d'un ange était pour le moins superflue : au moment de vous assoupir, la veille, tous les prophètes de toutes les chaînes de télévision avaient prédit l'inéluctable. Si la tendance se maintenait...

Vous avez appris la nouvelle dans votre bureau, au huitième étage d'un grand pavillon de briques rouges : « *America has spoken*. » C'est par cette figure de style, prenant la partie pour le tout, que George W. Bush accueillit sa victoire au cours de l'après-midi, encore chanceux que ce tout, quand même considérable, soit demeuré modeste, humble, à l'échelle d'un continent. La nouvelle ne fit rien pour calmer votre malaise. La tête vous tourna. « *America has spoken*. » En fait, elle n'avait jamais parlé en aussi grand nombre, n'avait jamais autant tenu à se faire entendre dans l'histoire de cette grande nation, faisant mentir experts et analystes qui tous avaient prédit qu'une forte participation au processus électoral démontrerait une fois pour toutes au monde entier que le peuple américain ne voulait pas de Bush. Ce que le peuple a démontré ce jour-là, de belle façon, de manière incontestable, c'est que les prophètes sont nuls en leur pays. Certes, sans doute fallait-il se réjouir d'apprendre que le

processus électoral n'avait pas de nouveau connu l'ampleur des ratés de l'an 2000, que le taux de participation (néanmoins modeste) avait augmenté et que la « légitimité » du président ne semblait pas devoir être contestée. Mais cela ne devait-il pas aller de soi dans la plus grande démocratie du monde, dans un pays qui se targue à grands coups de « je m'en prie » d'être un modèle, sinon l'idéal démocratique ? Fallait-il en rajouter ? Comment se « réjouir » ? Comment ne pas avoir la nausée devant une telle arrogance ?

Dans les jours qui suivront, votre malaise ira grandissant. Comme vos collègues, vos amis, comme vos voisins et vos compatriotes, comme l'Amérique et la planète tout entière, vous chercherez, vous aussi, à comprendre. Que pouviez-vous faire d'autre ? Vous serez impressionné par la multiplicité des analyses qui tenteront, toutes, d'expliquer par des arguments raisonnables, sensés, ce qui vous semblait devoir demeurer de l'ordre du mystère, de l'insondable, quelque chose qui relevait de *Ripley's Believe or Not*. « *God, Guns, Gays, Grizzlies* », titrera le *New York Times*. Que dire de plus ? « George » ne s'imposait-il pas dans cette chaîne, allitération imparfaite, il est vrai, mais par laquelle la poésie, enfin, reprenait son dû ? Sensibles à l'art, les marchés boursiers eux-mêmes accueilleront la victoire de l'élu dans la joie et l'allégresse. Comment en irait-il autrement ? Car « *dans l'empire de Papa Boss tout se tient, les assurances et la médecine, la course à pied et les fusées, la bombe atomique et les pouponnières, la finance et la religion. [...] Papa Boss, c'est le retour à la simplicité* », écrivait un certain Jacques Ferron, prophète à ses heures, cela était bien connu.

Aux fines analyses des spécialistes succéderont les appels au calme et à la tolérance des éditorialistes. On tempérera, relativisera, contextualisera. L'apocalypse ne serait pas pour demain, nous rappellera-t-on, rassurant. On oubliera de préciser que bon nombre d'électeurs avaient justement voté parce qu'on ne savait jamais, que peut-être après tout, et qu'il fallait bien s'assurer que Jérusalem soit entre bonnes mains le jour de l'Harmagedon. Papa Boss ? « *Il filait vers la Terre Sainte déchirée et répartie par tout le monde où G.I. Joe, sa nouvelle mitrailleuse, celle qu'il tient bas, la fameuse prothèse annoncée, tire sur des enfants étonnés.* » Oui, il faudra relativiser, somme toute : oublier la nausée, les vertiges, l'angoisse.

Dans quel monde viviez-vous? Il vous avait semblé, ces dernières années, écoutant les discours de l'administration Bush, que le président cherchait à imposer une lecture délirante, *hard-core*, cauchemardesque de *L'amélanchier* : le monde désormais divisé en bon et mauvais côté des choses, Tinamer allait devoir choisir son bord, choisir ses armes. « *You're either with us or against us.* » Était-ce un choix? Aviez-vous bien compris? Le souhaitiez-vous? Vous n'en étiez plus certain. Que fallait-il comprendre, au juste? Que le peuple américain a « *le droit à une identité propre — comme on est volontiers prêt à le reconnaître pour tous les autres peuples, y compris le nôtre [?] Le droit à une culture historique bien à lui [?] Le droit à une vision du monde que l'une et l'autre ont façonnée au fil des siècles d'une manière unique [?]* » (Mario Roy, *La Presse*, 16 octobre 2004). Mais de quelle « identité propre » était-il question? De quelle « propriété », de quelle appropriation la plus propre relevait cette « culture historique »? La « leur », la « nôtre »? Au nom de quelle dangereuse fiction identitaire aviez-vous la nausée? Est-ce au nom de cette « vision du monde », non pas singulière, mais « unique », « Une », que Bill Bennet, croisé de la droite religieuse, verra — ce qui s'appelle voir, savoir —, dans la victoire de George W. Bush, un mandat pour un « *renouveau culturel national* »? Renouveau? Fallait-il en rire? L'autre moitié de cette Amérique « *under God* » avait-elle apprécié tout l'humour de Pat Buchanan quand, appelé à commenter le dénouement électoral, il avait affirmé que « *George W. Bush a été réélu président parce qu'il a fait de cette élection une bataille épique et*

trionphale dans cette guerre culturelle que son père n'a pas voulu livrer en 1992 »? Dans quel monde viviez-vous? Dans quelle civilisation auriez-vous à vivre? Vous trouviez-vous sur le passage de cette Amérique-là? Faisiez-vous « *partie de son parcours, telle une station [de son] chemin de croix* »? Quelles seraient les victimes d'une telle « guerre »? Allait-on devoir constituer un conseil de sécurité à l'UNESCO? La culture, devenue industrie, était depuis longtemps soumise aux diktats de l'économie et cette guerre-là avait été perdue. « *Welcome Papa Boss* ». La démission de votre société avait été sur ce front inqualifiable et les quelques résistants qui demeurent cherchent encore, en vain, un champ de bataille à occuper, un fort à tenir. « *Remember the Alamo!* » Mais ces espaces-là aussi ont été vendus.

Une « guerre culturelle »... Intolérable, vous aviez cru entendre dans cette expression l'aveu retentissant d'un tout autre désir, comme si, sous le couvert de ce « conflit », une autre guerre — civile, civilisationnelle — faisait rage. Vous n'aviez pas besoin de la visite de George W. Bush pour vous annoncer qu'il était le nouveau représentant de la Maison Asshold Finance, ni pour comprendre que cette dernière avait pris « *les dimensions qu'elle occupe en réalité* » : elle vous apparaissait déjà « *comme le temple du Seigneur* ». Et vous étiez terrifié.

Dans les jours qui avaient précédé l'élection, vous vous étiez longuement attardé sur un éditorial de Mario Roy dans lequel, à juste titre, il s'interrogeait sur l'« *acharnement* » mis « *à pour-*

fendre les États-Unis », y décelant « *la renaissance à la puissance mille d'une haine historique contre la nation américaine. Une haine dont nous avons eu déjà l'occasion de noter le caractère irrationnel. Une haine que le Québec — en compagnie de la France, est-ce un hasard? — est un des plus fiers dépositaires. Il faut se méfier de cette dérive. L'antiaméricanisme ne doit pas devenir le seul type de racisme toléré, et même encouragé, en ce début de XXI^e siècle* » (*La Presse*, 16 octobre 2004). Vous saviez, comme Mario Roy, qu'il fallait « *se méfier de cette dérive* », vous le saviez d'un « savoir » que le XX^e siècle ne permettait pas d'oublier, d'une exigence — la plus haute — que les témoins de ce siècle appelaient, sans répit, sans repos, à penser. « *Il faut veiller sans cesse* », avait-on écrit, et vous vous y efforciez chaque jour de votre vie. Cela, vous semblait-il, faisait partie d'un enseignement, d'une culture, d'une pensée qui vous informaient et vous habitaient. Était-ce à cela que vous pensiez, en vous levant, ce matin-là? Était-ce cette exigence qui vous avait surpris au réveil, encore hagard, se rappelant à votre conscience endormie par un gémissement sourd, une plainte imperceptible? Aviez-vous eu une pensée pour « *le destin de l'espèce humaine* » en posant le pied sur un plancher qui tanguait dangereusement? Qu'aviez-vous ce jour-là, en ce beau matin de novembre?

Vous vous sentiez dériver. Malgré vous. À votre corps défendant. Et vous en aviez la nausée.

Patrick Poirier